



2009 LA  
RENTÉE  
LITTÉRAIRE  
DE MEDIAPART

PAR SYLVAIN BOURMEAU

**JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT**

**LA VÉRITÉ  
SUR MARIE**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**

**Extrait**

Plus tard, en repensant aux heures sombres de cette nuit caniculaire, je me suis rendu compte que nous avions fait l'amour au même moment, Marie et moi, mais pas ensemble. À une certaine heure de cette nuit — c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° C dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° C —, Marie et moi faisons l'amour à Paris dans des appartements distants à vol d'oiseau d'à peine un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement inimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions brièvement dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais peu importe avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure trente du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, la fenêtre grande ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la chambre. L'air était immobile, lourd, orageux, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était moins de deux heures du matin — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort, on ne saurait pendant longtemps s'il survivrait ou non.

Je n'ai même jamais très bien su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe de G. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière après le dîner, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés à Tokyo en janvier, lors du vernissage de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Il était un peu plus de minuit quand ils étaient rentrés dans l'appartement de la rue de La Vrillière. Marie avait été chercher une bouteille de grappa dans la cuisine, et ils s'étaient assis dans la chambre au pied du lit dans un désordre d'oreillers et de coussins, les jambes négligemment allongées sur le parquet. Il régnait une chaleur sombre et statique dans l'appartement de la rue de La Vrillière, où les volets étaient restés fermés depuis la veille pour se préserver de la chaleur. Marie avait ouvert la fenêtre et elle avait servi la grappa assise dans la pénombre, elle regardait le liquide couler lentement dans les verres par l'étroit doseur argenté de la bouteille, et elle avait tout de suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, percevant son goût mentalement avant même de l'éprouver sur sa langue, ce goût enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle devait associer à l'île d'Elbe, qui venait brusquement de refaire surface à l'improviste dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une gorgée, se pencha vers Jean-Christophe de G. et l'embrassa, les lèvres tièdes, dans une brusque sensation de fraîcheur et de grappa sur la langue.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique en toute illégalité. Marie, qui aurait été la première

surprise si on lui avait fait une remarque sur le caractère illicite de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie, Marie s'était relevée et avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique douce et dansante sur son ordinateur portable. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant pieds nus vers le lit, les bras comme des serpents sinueux qui improvisaient d'arabesques arabesques dans l'air. Elle alla se rasseoir auprès de Jean-Christophe de G., qui lui passa tendrement la main sous la chemise, mais Marie se cambra brusquement et le repoussa dans un geste d'exaspération ambigu qui pouvait passer pour un simple " bas les pattes " excédé en sentant le contact de sa main tiède sur sa peau nue. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air étouffant et confiné de la pièce. Elle quitta la pièce en coup de vent et revint du salon avec un ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pales prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment dans l'air des bouffées tourbillonnantes qui leur fouettaient le visage et leur faisaient danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, pour les valises ouvertes, son goût pour le désordre, pour le bazar, pour le chaos, le bordel noir, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Ils avaient fini par se déshabiller et ils s'étaient étreints dans la pénombre. Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle s'était endormie dans les bras de Jean-Christophe de G. Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air orageux de la nuit. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable dont l'écran s'était mis en veilleuse. Jean-Christophe de G. se dégagea doucement de l'étreinte de Marie et se leva, nu, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, s'avança sans bruit sur le parquet craquant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder la rue par la fenêtre. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° C alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Un bar invisible, au loin, était resté ouvert et des éclats de voix se faisaient entendre dans les profondeurs de la nuit. Quelques voitures passaient dans des halos de phares, un piéton traversait la rue en direction de la place des Victoires. Sur le trottoir d'en face, juste en face de l'appartement, se dressait la silhouette massive et silencieuse de la Banque de France. Le lourd portail de bronze était condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe de G. fut alors traversé d'un noir pressentiment, persuadé que quelque chose de dramatique allait survenir dans le calme de cette nuit orageuse, que, d'un instant à l'autre, il serait le témoin d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes d'alarme se déclencheraient derrière les murs d'enceinte de la Banque de France, et que la rue, en contrebas, serait le théâtre de poursuites et de cris, de heurts, de claquements de portières et de coups de feu, la chaussée brusquement envahie de voitures de police et de gyrophares qui illumineraient les façades en tournoyant dans la nuit.

Jean-Christophe de G. était nu à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui lui oppressait la poitrine, quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra alors le visage et le torse, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir dense, menaçant et opaque. De gros nuages d'orage approchaient du

quartier, qui se mouvaient inexorablement dans le ciel en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, saisissants, silencieux.

Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce. Marie sentit le frisson d'un vent rafraîchissant lui parcourir le dos et elle alla se réfugier dans le lit en s'enroulant l'épaule dans un drap. Elle retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe de G. commençait à se rhabiller dans la pénombre, lui se rhabillant et elle se déshabillant dans un même mouvement parallèle aux finalités divergentes. Il remit son pantalon et enfila sa veste. Avant de partir, il alla s'asseoir un instant au chevet de Marie. Il l'embrassa sur le front dans la pénombre, effleura ses lèvres, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, ils s'étreignirent à nouveau et il finit par se glisser dans le lit, tout habillé, se colla contre elle sous les draps, en veste de lin noire et pantalon de toile, sa mallette à la main, qu'il finit par lâcher pour étreindre Marie. Elle était nue contre lui et il lui caressait les seins, il l'entendait gémir et il fit glisser sa petite culotte le long de ses cuisses, Marie l'aida en se contorsionnant au fond du lit, Marie, haletante, les yeux fermés, défit la braguette de Jean-Christophe de G. et lui sortit le sexe, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien où elle voulait en venir, mais, arrivée à ses fins, elle ne sut soudain plus que faire. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie d'alcool et de fatigue, et elle se rendit compte qu'elle avait surtout sommeil, la seule chose qu'elle avait vraiment envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe de G., mais pas nécessairement sa bite à la main. Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Christophe de G. qu'elle avait toujours à la main, elle la secoua, aimablement, deux ou trois fois, par curiosité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air curieux et intéressé. Elle espérait quoi, qu'elle décolle ? Marie avait la bite de Jean-Christophe de G. à la main et elle ne savait qu'en faire.